

Le journal retrouvé d'Alexandre Brongniart (1790-1802)*

Août 2008 – Voici le second chapitre d'un petit « roman d'archives ». Pendant l'été 2007, j'avais eu la surprise de recevoir en cadeau une belle édition privée du *Journal (1799-1801)* de Cécile Coquebert de Montbret, la perle d'un ensemble d'archives familiales que deux de ses descendants, Bernard et Pauline Poujeaux étaient en train de rassembler, d'étudier et de mettre en valeur. Ils se désolaient que le Journal d'Alexandre Brongniart, son fiancé puis son époux, ne fût connu que de seconde main, par des extraits publiés en 1933 par Louis de Launay dans la *Revue de France*, et que la trace de l'original en fût perdue. Je leur ai fait, en retour, la surprise de retrouver ce journal. Louis de Launay (1860-1938), géologue, académicien, avaient certainement conservé des documents aussi précieux, sur lesquels reposaient la biographie qu'il avait consacrée à la famille Brongniart (publiée après sa mort en 1940). Il ne les avait légués, je m'en assurai, ni à la Bibliothèque de l'Institut, ni à celle du Muséum National d'Histoire Naturelle (qui par ailleurs conservait l'essentiel des papiers scientifiques de Brongniart et un grand nombre de ses journaux de voyage). Ils ne semblaient pas être passés en vente. Ils devaient donc être conservés par sa famille. Internet permet aujourd'hui, avec un peu de chance, de naviguer dans la généalogie d'autrui : tout le monde est un peu cousin. En décembre 2007, j'ai retrouvé ses petits-fils, leur ai écrit : ils étaient bien en possession du journal et d'autres manuscrits d'Alexandre Brongniart. Après expertise, ils ont décidé de les mettre en vente. J'ai eu cependant le plaisir, pendant six mois, de pouvoir les étudier et de tracer du journal le croquis que voici. Merci à eux. (Le journal a été finalement acheté en novembre 2008 par la Bibliothèque du Muséum National d'Histoire Naturelle, à Paris).

Ce que j'ai découvert était bien au-delà de ce que j'attendais. J'avais imaginé le journal parallèle des fiancés : celui d'Alexandre s'est trouvé pour cette période fort en retrait par rapport à celui, frémissant et sensible, de Cécile. Il m'aurait même paru pauvre à cet égard, si ce décalage ne trouvait son explication, et sa compensation, dans son développement propre. C'était bien mieux qu'un journal de fiançailles : un journal de formation intellectuelle et sentimentale, étendu sur dix ans, plein de tourments, dont les fiançailles avec Cécile était la conclusion miraculeuse et apaisée. Non, il serait bien artificiel, comme je l'avais rêvé, de faire une édition parallèle des deux textes pour leur période commune. Il faut laisser à chacun son rythme et sa logique. Ce que nous avons sous les yeux est le journal de formation d'un jeune homme sous la Révolution française – journal dont il découvre progressivement les ressources, dont il se fixe les règles, pour lequel il n'a pas de modèle et qu'il invente à tâtons. Je n'en connais aucun équivalent dans la littérature publiée. Mais ce n'est certainement pas un cas unique : les archives publiques et privées ont encore beaucoup à nous apprendre.

Décrivons d'abord l'objet. Ce sont deux volumes reliés, rouges, format 12 x 19,5 cm, portant sur le dos *Alexandre Brongniart, Journal 1790 à 1795* et *Alexandre Brongniart, Journal 1795 à 1802*. Les journaux étaient tenus sur des cahiers cousus de dimensions variables, légèrement inférieures à la reliure, n'excédant pas 44 pages, en général entre 20 et 30, jamais paginés, mais soigneusement pourvus par Alexandre de titres, numéros et dates. Le premier volume comporte 670 pages, le second 734, si j'ai bien compté : au total, 1404 pages. La réunion d'un ensemble aussi épais a un inconvénient : le début ou la fin des lignes plongent souvent dans la reliure. Quand ont été composés ces deux recueils et par qui ? Peut-

* Inédit.

être à la fin du XIX^e siècle, par un petit-enfant d'Alexandre et de Cécile, ou peut-être plus tard, puisqu'à la fin du second volume, sur quelques pages d'un journal de Cécile (septembre-octobre 1801) joint à ceux d'Alexandre, une main a écrit : « Journal de ma grand-mère Cécile Brongniart ». En tout cas, la personne qui a fait faire la reliure ne détenait qu'une partie des journaux de voyages, qui forment le premier volume (n° 1, Angleterre 1790 ; n° 3, Pyrénées 1793-94 ; n° 5, Alpes 1795). Les numéros intermédiaires 2 (Dijon, Montcenis, Autun, 1791) et 4 (Alençon, Caen, Cherbourg, 1794) et le cahier de dépenses du voyage n° 5 sont conservés à la Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle. Le second volume, en revanche, présente la série complète des journaux « sédentaires » (terme choisi par Alexandre) tenus de 1795 à 1802.

Je vais essayer de décrire ici le double mouvement de ce journal, en m'appuyant sur quelques citations. Ce n'est qu'un coup d'œil, en attendant une édition complète, qui viendra peut-être un jour.

Le premier mouvement, fondamental, c'est le journal comme exercice de mémoire et de discipline : c'est la basse continue. Le second, épisodique, c'est le journal comme moyen de soulagement et lieu de délibération : c'est la mélodie. Alexandre va passer progressivement, à tâtons, de l'un à l'autre, ou plutôt ajouter l'un à l'autre.

Les deux seuils qu'il va franchir, dans cet apprentissage solitaire, c'est d'abord (en 1795) de découvrir que la discipline qu'on s'impose de tenir un journal dans la vie nomade du voyage, on peut aussi se l'appliquer avec profit quand on ne voyage pas, dans la vie « sédentaire » : notre vie entière est un voyage.

C'est ensuite (en 1796) de découvrir qu'on peut confier au papier ce qu'on ne peut dire à personne : le for intérieur. Exprimer des sentiments qui débordent, formuler les choix et les impasses devant lesquels on se trouve. Ce garçon sérieux, méthodique, presque maniaque va finir par tenir un journal d'amour échevelé, franchissant peu à peu toutes les censures. Bien avant Benjamin Constant, et avec beaucoup plus de précision, le voilà qui mène en secret une analyse incroyablement lucide des impasses de la vie sexuelle et affective d'un jeune homme de cette époque. Quand Louis de Launay publie en 1930 une sorte de « digest » de ce journal, on sent qu'il est fasciné, mais effaré : il en donne une version censurée et affadie. Sensible à la force du texte, il est incapable de la transmettre. La prostitution, les partages libertins, tout le choque, et pourra d'ailleurs encore choquer aujourd'hui. Mais tout est raconté dans une lumière... pure, avec la plus grande exigence, sans hypocrisie ni complaisance, par un jeune homme qui cherche et finit par trouver l'amour. Faisons confiance à Cécile, à qui Alexandre a lu, avant et après son mariage, certains passages de ses journaux concernant Sophie, sa maîtresse pendant l'hiver 1798-1799. Le 26 septembre 1801, ils sont mariés depuis un an et demi, Cécile est mère du petit Adolphe, Alexandre ressort ses cahiers :

Alex reprend son journal. Il me lit quelques passages de ses anciens journaux. Plusieurs me font plaisir par le bien qu'il y dit de moi. J'éprouve malgré moi un sentiment un peu pénible lorsqu'il me lit quelques passages relatifs à Sophie. Comme il l'aimait ! Mais aussi comme il m'aime et comme il m'aimera toujours, voilà ce que je me dis lorsque j'ai la folie d'avoir un peu de chagrin de n'être pas la première femme qui ait possédé toutes ses affections. Quant à de la jalousie, je ne puis en avoir pour cette femme, elle serait peut-être la dernière qui pût m'en inspirer. Alex me dit les choses les plus tendres sur le bonheur dont il jouit maintenant et sur la différence qui existe entre sa position actuelle et celle dans laquelle il était lorsqu'il aimait Sophie. Comment un être aimé si passionnément de lui a-t-il pu le quitter si légèrement ?

Comment Alexandre en est-il venu à tenir un journal ? Sans aucun doute, par l'éducation qu'il a reçue. En cette fin du XVIII^e siècle apparaît une nouvelle technique pédagogique : le journal de voyage. Dans son traité d'éducation *Le Véritable mentor, ou l'éducation de la noblesse* (1760), Caraccioli précise qu'en voyage « le Mentor obligera son élève à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la journée, et à mettre exactement la date du jour » (p. 293). On a publié récemment un exemple de ce genre de « devoir de vacances », le journal tenu par Mademoiselle de Mortemart, âgée de dix ans, pendant l'été 1769 (Strasbourg, La Nuée bleue, 2006). L'éducation de la bourgeoisie a emboîté le pas. En tout cas, le premier texte que nous possédions d'Alexandre, conservé au Muséum d'histoire naturelle, est le récit d'une villégiature à l'hôtel du Grand Cerf à Dieppe du 11 au 27 septembre 1786 (il a seize ans). « Mis au propre », ce récit divisé en jours a tout du travail de commande. C'est un exercice d'observation et de style, fondé sans doute sur des notes quotidiennes au brouillon qui ont disparu. Mais le pli est pris. Désormais, entre 1790 et 1795, chacun des voyages d'Alexandre fera l'objet d'un journal détaillé, parfois accompagné d'un cahier de dépenses. Et cette fois il s'agira de véritables journaux, tenus sur le vif, sans réécriture, qui emmagasinent de manière d'abord un peu brouillonne, puis de plus en plus méthodique, toute l'information sur ses déplacements, ses occupations, ses observations. Ses voyages ne sont plus des villégiatures de plaisir, mais des missions d'étude, dont le journal permet d'enregistrer les résultats : trois mois en Angleterre (juillet-octobre 1790), un mois en Bourgogne (août 1791), un an dans les Pyrénées, correspondant à ce que nous appellerions son service militaire comme « aide-pharmacien » (septembre 1793-septembre 1794), puis en mission deux mois en Normandie (octobre-décembre 1794), et six mois dans les Alpes (avril-octobre 1795).

Peu à peu se met en place un régime d'écriture qui atteint son rythme de croisière pendant l'année passée dans les Pyrénées. Le journal rend compte de tous les faits et gestes du diariste, sans guère de notations intimes ou de commentaires ; il comporte un inventaire quotidien de la correspondance envoyée et reçue (avec numérotation pour chaque correspondant et bref argument de la lettre) – les lettres en question étaient visiblement plus personnelles que le journal. Et surtout le journal accumule des observations scientifiques de toutes sortes, qui sont indexées dans les marges par une série de mots-clefs. Par exemple : Lithographie, Zoologie, Météorologie, Économie, Langages, Monument modernes, Histoire littéraire, Commerce, Géographie, Arts chimiques, etc. Encyclopédique, la curiosité d'Alexandre se concentre pourtant sur la géologie et la botanique : dans les marges, des indications numérotées renvoient à la cote des échantillons prélevés pour ses collections. Le journal est donc à la fois un mémorial de la vie quotidienne et un instrument de travail scientifique, plaque tournante de ses curiosités et de ses collections. Les journaux sont strictement quotidiens, et pour certains voyages chaque jour porte, en plus de sa date, un numéro d'ordre. Journal de voyage, journal d'observations : Alexandre pratique deux genres qui, à cette époque, sont depuis longtemps entrés dans les mœurs. Sa touche personnelle est dans l'art de systématiser et de saturer. Entre 1795 et 1802, comme on le verra, il n'a plus voyagé du tout. Par la suite, tout le reste de sa vie, il s'en tiendra, pour ses voyages, à cette technique, comme on le voit dans les journaux conservés au Muséum d'Histoire Naturelle. C'est à partir de cette base classique que vont peu à peu se produire, à partir de 1795, deux dérives plus originales.

*

La première réside dans l'idée de tenir un journal *même quand on n'est plus en voyage*. C'est ce que programme le titre original de *Journal sédentaire*, qui figurera en tête des huit premiers d'une série de dix-sept cahiers, tenus de 1795 à 1802. En voyage, la

fonction du journal est essentiellement mémorielle : le déroulement du voyage, la nouveauté des choses vues l'exonèrent de toute fonction programmatrice : la vie apporte au journal sa matière sans qu'il ait à s'en soucier. La perspective d'avoir à écrire stimule les facultés d'observation, et ce qu'on a écrit structure ensuite la mémoire. Le journal de vie sédentaire est tout différent : la vie n'arrive pas toute faite, il faut la construire. Peut-être l'idée du journal sédentaire est-elle venue à Alexandre pendant son « voyage » pyrénéen d'un an, qui a tourné au séjour (à Bayonne, puis Bagnères-de-Bigorre). À la perpétuelle surprise du voyage se substitue la gestion d'une vie quotidienne plus répétitive, que l'exécution d'un projet doit aimer. Le titre complet du premier cahier est : « Journal sédentaire et agenda ». « Agenda » introduit une idée nouvelle : celle du contrôle de l'exécution d'un programme. Contrôle parent de l'examen de conscience, mais tout de même différent : il ne s'agit pas de confronter ses actions à des normes, mais d'évaluer la réalisation d'un plan. Dans ce premier cahier, l'espace des pages est divisé en deux. La marge extérieure est réservée à l'agenda (ce qu'on doit faire, notation sèche des obligations), la grande colonne intérieure doit, elle, enregistrer en face les résultats – ce qu'on a fait, raconté avec plus de détails. L'intention était louable, mais le projet apparemment trop ambitieux : le système de contrôle s'étiole vite et finit par être abandonné. La marge extérieure subsiste, accueillant parfois des détails ou des rectifications. Le journal lui-même devient donc un relevé factuel d'occupations, sans évaluations ni commentaires, et encore moins de caractère intime. Il correspond à la partie « emploi du temps » des journaux de voyage. Mais on aurait tort de voir là un abandon ou un échec du système de contrôle. Le contrôle passe simplement dans l'implicite. Le fait de devoir écrire chaque soir comment on a employé sa journée est l'occasion d'une évaluation qui n'a pas forcément besoin d'être notée. Les entrées du journal d'Alexandre peuvent nous paraître ennuyeuses, tant elles sont sèches et répétitives. Mais leur fonction est ailleurs. Leur présence est signe d'une victoire intérieure : le contrôle a été effectué. La vertu dont toutes les autres dépendent, c'est la régularité du journal. Alexandre, jusqu'au bout, y attachera une extrême importance. Il note parfois que son journal étant « arriéré », il l'a mis à jour. Nous savons comment il le faisait, puisqu'on trouve dans les journaux n° 9 et 10, pendant l'hiver de sa liaison avec Sophie, des feuilles de « rattrapage », notes abrégées prises pour combler les trous, brouillons pour une future mise au propre. Ce souci d'écrire sa vie au complet se voit aussi dans les sous-titres quantitatifs qui apparaissent à partir du *Journal sédentaire 2* : « 7 mois et 5 jours de ma vie » (*Journal sédentaire 4*). Dans un grand examen de conscience fait en avril 1798, sur lequel je vais revenir, il se plaint de n'avoir aucune force de caractère – sauf sur un point : la tenue de son journal !

Il est certain que j'ai dans quelques objets une sorte de tenue. J'ai résolu, il y a déjà plusieurs années, d'écrire mon journal et je l'ai écrit constamment depuis cette époque. Il est vrai que je me suis vu quelquefois arriéré de près d'un mois, mais enfin il n'y a cependant aucune lacune importante. J'ai vu beaucoup de personnes qui paraissaient avoir plus de force sur elle-même ne pouvoir suivre ce projet plus d'un mois, Pelé en est un exemple. [23 avril 1798]

À deux reprises, le 23 avril 1798 et le 13 octobre 1799, Alexandre, éprouvant le besoin de se ressaisir, a explicité la fonction de contrôle inhérente au journal. L'enjeu est toujours la régularité et l'efficacité de son travail scientifique, la lutte contre la distraction, l'éparpillement ou la paresse. Les dispositifs qu'il met en place ont une étrange parenté avec ceux que préconisera une dizaine d'années plus tard Marc-Antoine Jullien dans son *Essai sur l'emploi du temps*. C'est qu'ils ont, entre autres, un inspirateur commun, Benjamin Franklin. En avril 1798, Alexandre s'inspire d'un écrit de Franklin paru dans *La Décade philosophique* pour essayer d'atteindre « la perfection morale » et, par conséquent, « le bonheur » :

Mon but est de me rendre tellement maître de moi que former dorénavant un projet et l'exécuter soit la même chose. Si j'en viens à bout, je me promets beaucoup de bonheur de cet heureux changement.

Pour être réaliste, il choisit de ne former d'abord que des projets faciles à exécuter, d'écrire ses engagements et de se rendre compte à lui-même chaque soir de leur exécution :

Pour commencer je prends l'engagement de me lever demain au plus tard à 7^h ½ et de m'occuper jusqu'au déjeuner et même jusqu'à 11^h de mon ichtyologie, ensuite de l'entomologie, allant après le dîner s'il est nécessaire acheter quelques poissons. Le soir avant de me coucher, je me rendrai compte de ma conduite. Si je me lève demain à 7^h ½, j'aurai un peu gagné. Si je m'y lève encore dans 8 jours, j'aurai beaucoup gagné. Si je m'y lève encore dans 2 mois, je suis sauvé, mais j'en doute. [23 avril 1798]

Cet engagement transforme le journal le plus répétitif en un vrai suspense : à quelle heure s'est-il levé le 24 avril 1798 ?... Vous le saurez dès que le journal sera publié ! Mais cela n'a pas suffi. La vigilance doit être constante : on n'est jamais vraiment « sauvé ». Sa liaison avec Sophie amènera des turbulences peu propices au travail (il « sèchera » parfois les cours qu'il donne à l'École centrale !). Mais même quand sa vie aura repris un cours plus calme et qu'il sera virtuellement fiancé à Cécile, il éprouvera le besoin de se reprendre en main :

Je ne fais plus rien parce que je ne me suis formé aucun ordre de travail, je suis trop muséur, trop oublieux pour travailler sans ordre, il faut donc que je me décide à en suivre un, à commencer une chose et à ne la laisser que lorsqu'elle sera terminée. Ce matin j'avais beaucoup de choses à faire et n'ai rien fait. Il est vrai que Benoît est venu et m'a tenu jusqu'à 11^h à causer, mais après j'ai réellement perdu mon temps à tourner, muser, faire des riens. Ce soir il en sera de même si je ne prends enfin le parti de me faire un règlement dont je tâcherai de ne plus m'écarter. J'ai plus de travaux arriérés que jamais, plusieurs sont importants. Quoique désagréables, il faut m'en débarrasser, il faut tâcher de prendre sur moi la force de ne point m'écarter de mon règlement, pour cela il faut bien le réfléchir. [13 octobre 1799]

Suit le classement de ses différentes tâches, avec ordre de priorité, le tout devant aboutir à un règlement de ses « occupations décadaires », difficile à établir, dont le journal permettra de contrôler l'exécution. C'est ce système, vanté à Cécile en septembre 1799, qui amènera la jeune fille à commencer le sien. Et dès qu'ils seront mariés, ils feront *ensemble* des règlements de leurs occupations (*Journal de Cécile*, 31 mars, 27 avril 1800). La vie d'Alexandre sera désormais tirée au cordeau. C'est d'ailleurs pourquoi, paradoxalement, son journal sédentaire, en 1801-1802, va peu à peu s'assécher et finir par disparaître. Sa vie est désormais structurée par des contraintes extérieures fortes (la Manufacture de Sèvres, dont il est devenu directeur en 1800, ses cours à Paris, sa vie de famille) : le contrôle par le journal n'est plus nécessaire et d'ailleurs... il n'a plus le temps ! Il est tellement débordé que ses meilleures intentions restent en suspens. En février 1801, il programme des « Réflexions sur ma première année de ménage », pour lesquelles il laisse une page et demi... en blanc ! Le journal reprend ensuite de manière épisodique et finit par s'éteindre pendant l'été 1802. Il a bien rempli sa mission, il n'est plus nécessaire. Son extinction est le signe de son succès.

*

Revenons en arrière. Les journaux sédentaires vont, dès leur début, nous ménager une surprise de taille. Sur la page intérieure de couverture du cahier 2 et du cahier 3, on trouve collées deux feuilles qui donnent le code d'écritures secrètes ! Le code en tête du cahier 2 est

très simple, et fonctionne sur des décalages d'alphabet (type : a = k ; b = l, etc.) ; celui du cahier 3 renvoie, lui, à un alphabet artificiel, en partie inspiré du grec, avec une série de signes abrégés pour les articles, pronoms et prépositions. Dans le cahier 2, on trouve effectivement trois passages codés, très brefs, l'équivalent d'une ligne (1^{er}, 3 et 5 mai 1796), utilisant le premier puis le second codes. Dans le cahier 3, quatre passages, aussi brefs, utilisant le second code (12, 14, 17 et 19 octobre 1796). Visiblement, le chiffage a été laborieux, presque autant que mon déchiffrement. Ce n'est pas une solution pour s'épancher ! Juste une manière de semer des petits cailloux. Pour dire quoi ? La sexualité, évidemment. Il y est question d'une nommée Jenny (« tks fyo voeco azfc toyfi – to yks af vfs coxoeco » = j'ai une lettre pour Jenny, je n'ai pu lui remettre), de disputes (« Jenny vient dîner, elle est triste, je n'ose lui rien dire ») ou de lectures licencieuses : « Je lis *la Fille de joie*, *l'Éducation de Laure* », les romans érotiques de John Cleland et de Mirabeau. De qui s'agit-il de se cacher ? De l'entourage immédiat, domestiques, famille. Le procédé est malcommode (à peine peut-on transposer quelques mots) et maladroit (le passage codé saute aux yeux, dénonce la volonté de cacher). Et bien sûr, il ne faudrait pas laisser le code à côté des messages codés ! Mais si les feuilles de code sont maintenant collées dans le journal, c'est parce que très vite, il n'y a plus rien eu du tout à cacher. En effet, six semaines plus tard, le 7 décembre 1796, c'est la révolution : Alexandre fait, à l'intérieur de son journal, son « coming-out », il se lance, il dit tout ! C'est d'autant plus spectaculaire que la page sur laquelle il s'épanche portait, déjà inscrites à intervalles réguliers, les dates des jours suivants : le torrent des confidences et des aveux déborde, coule par-dessus les dates, qui n'en peuvent mais. Voici l'entrée en matière de ce nouveau journal, récit direct et sans fioritures de misère sexuelle, mais aussi premier chapitre d'un long et tumultueux roman d'amour :

Ce matin ma leçon.

Ce soir à la Société d'histoire naturelle.

Depuis longtemps je brûle d'avoir une maîtresse. Je n'ai plus aucun espoir. Depuis 2 ans je n'ai pu faire connaissance avec une seule femme. Xxxxx sur laquelle j'avais quelques vues, je ne dois plus y compter. Cette privation totale d'un des plus grands bonheurs de la vie me tourmente tellement qu'aussitôt que je ne suis pas absorbé par mes travaux et même quelquefois au milieu d'eux, j'y pense. J'en suis réduit au point de vouloir faire connaissance avec une fille. Je bâtis toujours des romans là-dessus où mon amour-propre entre pour beaucoup. J'espère que j'en rencontrerai une qui aura de l'esprit, de la philosophie, peut-être même de la sensibilité, que je lui plairai, enfin qu'elle m'aimera pour autre chose que pour mon argent. Mais que d'inconvénients, que d'obstacles, que de dégoûts. Ma timidité toujours extrême à vaincre, ma réputation de moralité à conserver. Rencontrer une fille aimable, pas trop chère car mes moyens sont bornés, n'éprouver aucun accident fâcheux, etc., etc.... [...]
[7 décembre 1796]

Voilà les données du problème. Avant d'aller plus loin, remarquons que la vie amoureuse sera la seule « expansion » qui viendra varier le régime ordinaire, assez sec, du journal d'occupations. On aurait pu s'attendre, pendant les années agitées du Directoire et du Consulat, au journal d'un témoin de la vie politique de son temps, avec des idées, des choix, des engagements. Pas un mot ! Ouvrez son journal au 18 brumaire :

18 brumaire, samedi 9 novembre [1799]

Je vais à l'École centrale, de là à Chaillot chez Périer voir une machine à vapeur destinée à monter le charbon des mines. Je reviens avec Benoît, nous causons, car il y a aujourd'hui de grands événements qui ne produisent pas beaucoup de mouvements. Je vais chez Coquebert, je prends ma leçon d'allemand avec Cécile. Après le dîner nous allons Coq. et moi chez Cuvier à l'assemblée du Bulletin. Au retour à 11^h je couche chez lui.

Benoît et lui, que se sont-ils dit ? Nous ne le saurons jamais. Jamais rien non plus sur les idées métaphysiques, religieuses ou morales, souvent débattues dans les cercles qu'il fréquente. Ni sur ces sciences qu'il pratique et enseigne à longueur de journée. Ni même sur ses lectures, pourtant nombreuses, qu'il mentionne sans les commenter. On aurait aimé qu'il nous fasse une explication de texte des *Liaisons dangereuses*, lues au moment où sa liaison avec Sophie agonise : « Quel horrible scélérat que ce vic. de Valmont... dieux, et ce sont ces hommes-là qui ont les plus jolies femmes ! » (25 mars 1799). Indigné et... jaloux ! « Je continue la lecture des *Liaisons dangereuses*. Ce roman m'intéresse bien vivement dans ce moment » (26 mars). C'est un peu court. Il s'expliquera une seule fois, en octobre 1798, sur ces limites de son journal, qu'il attribue à son manque de talent.

Que de réflexions différentes j'aurais à mettre sur ce journal si ma paresse me permettait d'écrire non seulement ce que je fais, mais tout ce que je pense, tout ce qui m'arrive, relativement à ma manière de vivre.

Ma situation avec ma mère et mon père, leur conduite actuelle envers nous, ma situation avec mes amis, Pelé, M^{de} Coquebert, Silvestre, M^{de} Gail, etc. Mais que ce serait long, mal écrit, diffus. Je sais penser, mais point écrire mes pensées. Lorsque je vais pour les mettre sur le papier, je ne sais plus que dire. Je suis stérile. [14 octobre 1798]

Il va falloir les misères de la frustration sexuelle puis les tumultes de l'amour pour mettre fin à cette stérilité, et lui faire découvrir l'autre face, plus personnelle, du journal. C'est une découverte à tâtons, improvisée, progressive. Il va explorer ainsi les trois fonctions cardinales du journal intime. D'abord l'expression des émotions, des confidences, le cri du cœur, le lyrisme, les exclamations – pendant la période « Sophie », le journal prendra même une allure de lettre ou de monologue de théâtre, avec usage expressif de points de suspension, d'exclamation, d'apostrophes, etc. On sera fort loin des notations sèches du journal emploi du temps. Seconde fonction : l'analyse, qui, une fois l'émotion purgée, suppose un mouvement de recul, un effort pour distinguer, comprendre, articuler causes et effets, dresser un tableau d'ensemble de la situation. C'est l'esprit scientifique qui reprend le dessus, et le goût de la pédagogie – à usage interne. Cette seconde fonction est intimement liée à la troisième : la délibération. L'analyse permet de distinguer les choix possibles, avec leurs avantages et inconvénients, pour être prêt à agir en connaissance de cause : la rédaction du journal est une préparation à l'action. Ce dialogue intérieur n'est pas complètement solitaire. Il prolonge et fixe le dialogue avec un ami intime (Amable Pelé), les confidences (sans doute sommaires) faites à sa sœur, parfois les conversations qu'il a avec Sophie elle-même. Mais il permet de les décanter, de les développer, de se les approprier vraiment – de se construire. Le sentiment de s'être créé un territoire intime se manifeste de plusieurs manières. En tête du cahier n° 7 (juin-septembre 1798), à l'aube de ses relations avec Sophie, il avertit, au dos de la page de couverture du cahier : « Ceci est écrit pour moi et ne doit être lu par personne » (pourquoi n'est-ce pas sur la page de couverture même ?). Au début de son aventure avec Sophie, il dit son plaisir à l'écrire (« Je descends chez ma sœur écrire mon journal qui m'intéresse bien actuellement », 26 octobre 1798) et son profit à le relire « J'écris mon journal et je m'occupe à relire tous les articles qui y sont contenus et qui sont relatifs aux femmes », 20 novembre 1798). Cela doit lui prendre du temps, car il y a déjà de la matière, presque un traité.

Peut-être la base de tout est-elle l'analyse qu'il fait le 12 octobre 1797 pour se justifier à ses propres yeux d'avoir eu à nouveau recours aux services tarifés de la charmante M^{elle} Voiture, au Palais-Royal. Voilà un texte qui s'étale sur une dizaine de pages, savamment composé, écrit avec soin (il y a des ratures, comme pour le brouillon d'une œuvre), très vivant, et qui est une sorte de *Traité de la misère sexuelle*. Ce texte est capital, parce qu'il

englobe et prépare toute la destinée d'Alexandre dans les années suivantes. Je résume : il a du tempérament, mais par-dessus tout le besoin d'être aimé pour lui-même. La solution idéale serait de trouver une maîtresse « jeune, aimable, libre et qui m'aimât ». Mais il est affreusement timide avec les femmes, il vit dans le monde des sciences où il n'y a que des hommes, il a un physique médiocre, c'est sans espoir ! Il ne reste plus, par défaut, que deux solutions qui ont d'horribles inconvénients : les filles ou le mariage. Le mariage est moins désagréable que la prostitution, mais il repose sur un choix plus social que personnel, il vous fait perdre votre liberté, il faut avoir beaucoup d'argent pour faire vivre une famille, et ça peut aboutir à un petit enfer domestique (peut-être pense-t-il à ses parents...) : on fait à la fois son malheur et celui d'autrui. Reste les filles : ce n'est pas cher, ça n'oblige à rien, ça ne fait pas perdre de temps (!) et ça n'influe en rien sur le bonheur de la vie. Certes, elles sont décevantes, bêtes, périlleuses pour la santé et pour la réputation. Mais en choisissant bien, avec un peu de chance, c'est un pis-aller sans conséquence. Et comme sa M^{elle} Voitelle lui fait l'illusion d'une maîtresse, vogue la galère !

Alexandre voit juste (l'analyse, sur un plan général, est vraisemblable) et faux : car rien, absolument rien, dans son cas particulier, ne va se passer comme il l'a prévu. L'intérêt prodigieux qu'il y a à lire page après page ce journal, c'est de voir une à une toutes les hypothèses d'Alexandre s'effondrer, et la vie n'en faire qu'à sa tête ! Il a dû adapter ses discours, infléchir ses choix, se découvrir et se transformer lui-même. Il est passé par les trois cases de son schéma, mais pas comme prévu. La prostitution, il a vite abandonné cet enfer... Avoir une maîtresse, car finalement il en a eu une !, s'est révélé un purgatoire fort éprouvant... Et le mariage... un paradis !

Ces trois phases formeront comme les trois chapitres du Journal d'Alexandre quand on le publiera. Difficile de parler, comme je vais le faire, de leur rythme, sans évoquer leur contenu. Il faut raconter l'histoire.

Première phase : décembre 1796-décembre 1797 : les filles

Si, le 7 décembre 1796, Alexandre fait son « coming-out » dans son journal, c'est pour se donner du courage. Il est mort de peur d'aborder une fille qu'il a repérée au Palais-Royal, ayant abandonné tout espoir d'avoir jamais une vraie maîtresse. Il se prépare en écrivant. Finalement, il aborde cette fille, M^{elle} Voitelle, le 9 décembre, il la baise le 12, le 14... il est ravi, mais il découvre vite qu'elle lui a passé une gonorrhée. Il se soigne, « baigne dans l'opium la partie malade » et revient pour de longs mois à la sagesse et à l'abstinence. Son journal suit le même régime et retombe dans la sécheresse de l'emploi du temps professionnel et social : je me suis levé à telle heure, j'ai fait mes cours, vu Untel, été ici ou là, etc. Nouvelle poussée de fièvre, du désir et du journal, en septembre 1797, il aborde une autre fille au Palais-Royal, Rose, qui se révèle « maussade, bête et froide ». Il est dégoûté. Les filles font l'amour comme les boulangers le pain, toutes de la même manière. Il continue à rêver à une maîtresse qui l'aimerait... mais voilà qu'il recroise M^{elle} Voitelle : il monte avec elle, tombe de nouveau sous son charme, et c'est dans cet état d'esprit, pour justifier cette rechute, qu'il a écrit le 12 octobre le long mémorandum que j'ai résumé. Moralité : le 8 décembre, il attrape une seconde chaude-pisse, et le 10 décembre, dans un long texte-bilan en langage très direct, il déclare forfait :

Comme on s'accoutume à tout ! Comme il ne faut jurer de rien ! Comme on est mené insensiblement aux choses dont on était le plus éloigné ! J'avais dit étant jeune, si jamais j'attrape quelque chose ce ne sera pas avec une fille : j'ai attrapé une ch. p. et cela avec une fille. J'avais dit pendant et après ma ch. p. si on m'y reprend on sera malin. M'y voilà repris et c'est avec la même femme. Ah, je suis constant ! Mais il faut avouer aussi que j'ai du malheur, je n'ai jamais baisé de ma vie que deux filles après les protestations les plus solennelles de

leur part. M^{elle} Voitel la 1^{ère} et la 1^{ère} fois me donne la ch. p., et la 2^{ème} c'est Rose, heureusement que je ne l'ai baisée qu'une fois.

Et il termine ses lamentations par un bilan chiffré et... gratiné de sa vie sexuelle :

Voilà l'éclatante récapitulation de mes prouesses amoureuses. Cela se réduit à 5 femmes baisées, dans l'ordre suivant :

| | |
|--|--|
| Une jeune sage-femme | 2 fois, m'a laissé là après, c'était la mieux. |
| Une cuisinière ventrue d'un âge mûr très capricieuse | indéterminable |
| Une femme de chambre coureuse, de mon âge, assez laide | indéterminable |
| 1 raccrocheuse ! | 1 fois |
| 1 autre | 5 fois, sur quoi elle m'a donné 2 ch. p. |

C'est très joli en 10 ans de temps. [10 décembre 1797]

Le journal de voyage, puis le journal sédentaire, laissaient à la correspondance le privilège des discours intimes. Tout s'est inversé. À qui écrirait-on une lettre pareille ? Même entre garçons, s'humilierait-on soi-même de la sorte ? On comprend mieux qu'en tête du carnet suivant, Alexandre ait marqué : « Ceci est écrit pour moi et ne doit être lu par personne ». Ce n'est pas seulement la crudité des mots, mais la sévérité des jugements, qui interdit à ces lignes de circuler. Alexandre, plus tard, lira à Cécile quelques passages, soigneusement choisis, de son journal concernant Sophie. Il est impensable qu'il ait jamais montré à Cécile, ni à quiconque, ce qu'on vient de lire. Mais il avait besoin de se les écrire à lui-même, pour s'obliger à changer de voie.

Entracte : décembre 1797-septembre 1798

C'est une période de sagesse. En avril 1798, on l'a vu, la lecture de Franklin lui a fait prendre de bonnes résolutions. En septembre, un séjour à la campagne avec les Coquebert de Montbret lui inspire de nouvelles idées sur le mariage... Cécile a seize ans, « elle est bien douce, bien bonne, bien sensible, trop sensible peut-être »...

Certainement si je me décide jamais à me marier, si dans cette circonstance je me laisse conduire par la seule raison, si je mets de côté toute considération de grande vanité, de grandes voluptés, etc. etc., et si je pouvais jamais aspirer à Cécile, je devrai me trouver trop heureux d'avoir une telle femme, d'entrer dans une si respectable famille, mais non, je n'en parlerai jamais, on me dirait avec raison, à quoi pensez-vous de me demander ma fille ? qu'avez-vous ? et on aurait là tellement raison que je dois me dire à moi-même quand on a à peine de quoi exister étant garçon comment faire pour nourrir une femme, un ménage, des enfants. Quelle folie, étant heureux ou à peu près, d'aller se plonger dans les malheurs et ce qui est pis y entraîner un autre après soi. Aussi n'y pensons pas. Le rêve que j'ai fait cette nuit me prouve cependant que je la verrais épouser quelqu'un avec beaucoup de peine. [7 septembre 1798]

Voilà un passage qu'il a dû faire lire à Cécile, plus tard ! – Trois jours après (10 septembre), revenu à Paris, déprimé, il tourne en rond dans sa solitude et reparcourt le cercle des solutions impossibles... les filles du Palais-Royal (y a-t-il vraiment renoncé ? dit-il tout à son journal, le coquin ?), Madame Gérard, « potelée, appétissante », qu'il embrasse seulement, ne voulant pas troubler son ménage... alors, penser à Cécile ? « C'est folie... ». Tout reste en suspens, et c'est une autre folie qui va l'emporter.

Seconde phase : octobre 1798-avril 1799 : Sophie

Les 13 et 14 octobre 1798, Alexandre informe son journal (auquel il l'avait donc caché !) que depuis deux mois, il est avec Sophie Gail « dans une position singulière ». Il va

se passer quelque chose, il est temps qu'il en parle ! Sophie Gail, 22 ans, séparée de son mari, musicienne (elle chante et compose), pleine de tempérament, mène une vie très libre. Elle est la maîtresse de son ami Amable Pelé, et effectivement, le 17 octobre, elle profite d'une séance de magnétisme pour embrasser Alexandre, et tout commence !

Si Sophie m'aime réellement, si elle devait m'aimer longtemps, quel malheur y aurait-il là-dedans. Au contraire. Je serais trop heureux cette fois. Depuis combien de temps désirai-je une maîtresse. Eh bien j'en trouve une mieux que je l'aurais jamais osé espérer. Qu'ai-je donc encore à me plaindre. Ce que j'ai, c'est que je me plonge dans les tourments et les chagrins. Mon amour d'abord assez tranquille pour Sophie vient de s'allumer ce soir. L'incendie va toujours aller en augmentant. Depuis ce soir ; je suis déjà tourmenté et quand il sera le plus violent, elle me quittera, car elle est inconstante. Et pour qui, je n'en sais rien. Tous les hommes auxquels elle parlera dans 15 jours seront pour moi autant d'objets d'une jalousie qui me rongera. Voilà comme je ne serai jamais heureux en femmes. [17 octobre 1798]

Pour une fois, Alexandre a tout juste – sauf la dernière phrase. Le 21 octobre, Sophie lui accorde ses faveurs, et il est au comble du bonheur... pour quatre semaines. Le 17 novembre, elle lui apprend qu'elle s'est prise de passion pour un autre, le musicien italien Lamparelli, puis en janvier ce sera un jeune médecin genevois, Aubert, puis le chanteur Garat, puis... etc. Mais Sophie, dont les ardeurs glissent ainsi d'homme en homme, est en même temps bonne, sensible, elle a horreur de faire souffrir... Pendant plusieurs mois, elle continuera à mener plus ou moins avec Alexandre une vie quasi conjugale, lui offrant des compensations, situation de partage qu'au début il n'a pas vraiment la force de refuser... mais peu à peu, malgré tout, elle s'éloigne de lui. On voit les anciens amants de Sophie, devenus amis, se réunir pour déplorer sa versatilité... Elle prend parfois Alexandre pour confident des difficultés de ses nouvelles amours, et comme il l'aime encore avec passion, il souffre de la voir ainsi se compromettre et se dégrader... C'est au milieu de ce gâchis qu'une circonstance extraordinaire viendra, le 21 avril 1799, changer complètement la donne pour Alexandre.

Ces six mois, que je viens de résumer en quelques phrases, donnent matière à un journal étonnant, qui se développe comme une houle, avec des périodes où les entrées enflent, débordent, suivi de retombées, d'assèchements – avant que la douleur à nouveau ne submerge tout... Si le premier mois est une fête, pleine de découvertes et d'excitations, la suite n'est que tourment. Car Alexandre, lui, aime Sophie. Il l'aime d'un amour profond, qu'elle aura beaucoup de mal à détruire, et dont l'intensité et la persistance étonneront plus tard Cécile. Il va donc passer par toutes sortes de sentiments douloureux. La jalousie, d'abord, bien sûr, d'autant plus que désirant obliger Sophie, il ira, lui, jusqu'à la conduire chez ses amants ! et qu'elle, ne voulant pas le priver brutalement du bonheur qu'elle lui a donné, consentira un certain temps à lui offrir des plaisirs qu'elle ne partage plus... Ensuite une blessure profonde dans l'estime de soi : il n'a pas été capable de retenir Sophie. Le journal va, au long de cet hiver terrible, sombrer dans la dépression, et aligner une série d'autoportraits négatifs (27 janvier, 21 février, 6 mars) : échec sur toute la ligne, échec amoureux, mais aussi social et professionnel, une vie médiocre, fichue. Enfin ce sera, de plus en plus, le cri de douleur d'un amour blessé dans son objet. Car peu à peu, l'image morale de Sophie va se dégrader à ses yeux, même s'il lui reconnaît deux qualités capitales : la franchise (elle lui a toujours tout dit, ne l'a jamais trompé) et la bonté – qualités à double tranchant, dont l'exercice aura finalement été bien cruel pour lui. Sophie a tout pour elle : charme, intelligence, talent, mais il lui manque la constance et Alexandre est torturé de la voir courir à sa perte. Il n'espère plus la ramener à lui, mais essaie de l'arrêter dans sa chute par ses conseils : non seulement cela ne sert à rien, mais son rôle de sermonneur éloigne Sophie. Et il est incapable de suivre les conseils cyniques d'Amable Pelé : profiter des charmes de Sophie en l'acceptant comme elle est. Il mettra longtemps à se détacher d'elle, et les houles de cette passion blessée entrèrent en

conflit avec les sentiments fort différents que lui inspirera par la suite Cécile : « Cécile était bien jolie ce soir et je vois que si je me laissais aller à l'aimer, elle me guérirait des tourments qu'une folle me fait souffrir » (22 mai 1799).

Le journal de ces six mois est un formidable document psychologique, saisissant par sa sincérité et sa lucidité. Mené au jour le jour, dans l'incertitude, la répétition, mais aussi dans un esprit de recherche, c'est le travail de deuil d'un amour. Journal banc d'essai, journal confident, journal conseiller : Alexandre s'accroche à l'écriture pour tenir le coup et sortir de l'impasse. Ce journal, il ne le montre à personne. C'est l'endroit où il se retire pour digérer l'expérience, prolonger en les commentant les conversations avec ses amis, essayer ce qu'il pourrait écrire à Sophie. Car il lui écrit beaucoup de lettres, qui assez vite n'obtiennent plus de réponse. Le journal lui permet de conserver trace de sa trajectoire, de garder mémoire d'un paysage mental qui change d'heure en heure. On connaît peu de journaux intimes amoureux de cette époque. Ceux de Benjamin Constant, écrits un peu plus tard, tournent dans le cercle tragique de la répétition. Celui d'Alexandre Brongniart se présente plutôt comme un roman d'apprentissage ou d'initiation. Il y a des épreuves, des étapes : le héros se transforme. Et puis l'histoire ne se répète pas : il y a d'incroyables surprises...

Troisième phase : 21 avril 1799 – février 1800 : Cécile

Coup de théâtre : les parents de Cécile... demandent Alexandre en mariage ! Prétextant que Cécile vient d'être demandée en mariage, M^{me} Coquebert dit vouloir s'assurer, avant de répondre, si Alexandre n'aurait pas, lui, des vues sur elle, vues que la timidité, ou des scrupules financiers, l'auraient empêché de manifester ! Elle lui donne la priorité, elle lui garantit que les problèmes financiers ne doivent pas l'arrêter, et qu'il sera le bienvenu dans la famille – ce qui implique (même si Cécile n'est pas tenue au courant de la démarche) que ses parents sont sûrs qu'elle aime Alexandre ! – Tout sort de l'ordinaire dans l'histoire d'Alexandre ! Sophie était une « Don Juane », et voilà qu'il est, lui, demandé en mariage... comme s'il était une timide jeune fille, par des parents audacieux ! Il est stupéfait, étourdi, il vacille sous le choc. Il est encore dans les remous de sa passion pour Sophie, il a certes depuis longtemps un très, très tendre sentiment pour Cécile, mais il croyait que c'était impossible, impensable ! Il fait une prudente réponse d'attente, qui ouvre bien sûr la voie à une acceptation, mais donne à tout le monde le temps de réfléchir. M^{me} Coquebert fonce dans la brèche, et lui envoie le journal d'éducation de Cécile ! Mais rien n'est simple. Une fois Alexandre à peu près engagé, les Coquebert s'aperçoivent qu'il possède bien moins qu'ils ne croyaient, et s'inquiètent tout de même du sort de leur fille, si Alexandre la laissait veuve avec des enfants. Il lui faut un métier qui rapporte (il vit de leçons mal payées à l'École centrale et aux Mines). On envisage de l'établir dans une pharmacie à Paris, on visite des pharmacies à vendre... Mais sachez que, contacté par M^{me} Coquebert le 21 avril, c'est seulement le 5 novembre qu'Alexandre glissera une lettre dans le sac à mains de Cécile (qu'il voit pratiquement tous les jours !) pour lui déclarer son amour et la demander en mariage. Pendant cette longue période (dont la fin sera difficile pour Cécile, qui attend une déclaration qui tarde à venir), le journal n'a plus la même allure que pendant l'hiver précédent. Il est calme, il reflète tranquillement une phase de délibération qui a ses vicissitudes, ses tournants, ses incertitudes. Ce n'est pas une passion enflammée qui pousse Alexandre vers Cécile, il a pour elle du respect, de l'affection. Le ton du journal n'est jamais lyrique. Il y a de longs silences, des maillons manquants, des hésitations tues. Tout un travail doit se faire en lui pour passer de Sophie à Cécile. En juin, Coquebert lui suggère de prendre une pharmacie, mais la perspective de mariage reste assez incertaine pour qu'Alexandre s'abandonne à d'autres idées. Rien ne semble décidé dans sa tête et encore moins dans son cœur, puisque, revenant d'une excursion en forêt de Saint-Germain, en compagnie de dames, il peut écrire ceci :

D'ailleurs il y a deux femmes assez bien. L'une surtout me plairait, elle paraît libre de ses actions. Je veux remplir la promesse que je me suis faite de ne négliger aucune occasion de trouver une maîtresse, de les chercher même jusqu'à 31 ans. Si à cette époque je n'ai rien trouvé, qu'il y ait de la faute de mon caractère ou des circonstances, je renonce au monde et aux femmes. Je ne puis leur convenir ; je rentre dans mon cabinet ou dans les bois, les seuls lieux où je jouisse sans ces tourments que je trouve toujours dans la société. Je ne vis plus qu'avec la nature, les savants, les philosophes et mes amis intimes, les seuls êtres avec lesquels je sois à mon aise. [8 juillet 1799]

En octobre, Sophie vient confier une fois de plus à Alexandre ses ennuis : son amant du jour la traite si mal qu'elle est obligée de le quitter, mais elle ne semble pas l'aimer moins pour cela, ce qui inspire à Alexandre le raisonnement suivant :

Cette opinion reçue parmi le peuple que les filles aiment mieux les hommes qui les maltraitent et les battent aurait-elle donc quelque fondement ? S. ne m'en offrirait-elle pas une preuve dans une classe de la société plus élevée... mais toutes les femmes ne sont pas comme cela heureusement. Il faudrait que je renonçasse alors à être aimé d'aucune, car pourrais-je me résoudre à les maltraiter ? Je crois que ce caractère se trouve principalement dans les femmes très galantes, que les femmes douces et réservées en sont exemptes. Ce sont celles-là qui doivent convenir en tout à mon cœur et à mes habitudes. Je dois donc diriger entièrement mes hommages vers elles. Cécile, je ne puis en douter, est dans cette classe. Elle n'agira pas autant sur les sens, mais sa sensibilité et sa constance offriront un bonheur plus tranquille et plus durable. [26 octobre 1799]

Et du coup, il finira par rédiger le 3 novembre la lettre tant attendue... La réponse de Cécile est « charmante ». « Cette aimable fille m'avoue avec une franchise rare qu'elle m'aime, qu'elle m'aime beaucoup » (6 novembre). Tout va bien ensuite : « Elle est charmante. Je dois être bien heureux, moi qui mets tant de prix à être aimé, car il paraît qu'elle m'aime bien. Aussi me trouvais-je fort heureux » (14 novembre). Tout va si bien qu'ensuite il a tendance à parler dans son journal de son mémoire sur les reptiles et de ses insectes autant que de Cécile, dont il dit de loin en loin combien elle le comble : « Elle me donne toutes sortes de marques de tendresse qui me charment » (1^{er} décembre). C'est un amour tranquille qui se développe et s'approfondit en silence : il n'a plus besoin de se répandre en mots. Mettre en parallèle le journal d'Alexandre avec celui de Cécile, jour à jour, pourrait donner une idée erronée de ce qui se passe. Cécile avance seule dans un territoire inconnu, elle découvre et analyse, elle s'invente dans l'écriture du journal un appui qui n'est plus celui de sa mère et pas encore celui de son mari. Alexandre, lui, respire, s'apaise, se repose : le retour à un journal emploi du temps est un hommage rendu à la sécurité que lui donne l'amour de Cécile. D'ailleurs Cécile, une fois leur ménage établi, ses attentes comblées, ses inquiétudes calmées, rejoindra Alexandre pour ne plus tenir qu'un journal emploi du temps : leur dialogue, vécu en direct, ne passera plus par l'écriture. Le journal d'Alexandre ne s'écarte qu'une fois de l'emploi du temps, le 4 décembre, dans la longue entrée que j'ai analysée à propos du journal de Cécile, quand M^{me} Coquebert, victime à ses yeux d'un préjugé, lui demande de respecter sa fille avant le mariage ! Une fois le mariage célébré, il évoquera leur première nuit dans une entrée parallèle à celle de Cécile que j'ai citée dans ma première étude.

Je vais à l'École centrale puis au conseil des Mines. Je vais dîner avec Cécile, je passe la soirée avec elle, je travaille un peu. À 8^h, je l'emmène en fiacre souper avec moi et coucher dans son nouveau chez elle. Tout était disposé dans ma chambre pour qu'elle y arrive secrètement et le plus commodément et le plus agréablement possible. Un petit souper était préparé pour elle, mais nous n'avons faim ni l'un ni l'autre. Nous causons bien gentiment et à

10^h nous nous déshabillons. Je sers de valet de chambre à ma Cécile. Elle est charmante. Je trouve en elle la retenue qui doit exister dans une fille de son âge et de son caractère, mais non de ces sentiments de pruderie ou d'une honte exagérée qui ôtent tout le bonheur d'un plaisir partagé. Nous dormons peu.... cependant encore plus que je ne m'y attendais. [11 février 1800]

Mais peut-être le dernier mot de leur dialogue doit-il rester tout de même à Cécile, lorsqu'elle donnera à sa jeune belle-sœur Émilie son commentaire de l'événement :

J'ai fait une petite visite à Émilie. On avait voulu lui cacher l'enlèvement de la surveillance, mais elle l'avait su et n'avait paru l'ignorer que par discrétion. Sans me permettre vis-à-vis d'elle de ces détails qui seraient disconvenants avec une jeune personne, je n'ai pas craint de lui laisser voir combien les descriptions des romans et des poèmes, qui éveillent l'imagination et les sens, étaient loin de la réalité ; et la raison en est simple, puisque les hommes sont les auteurs de ces charmantes fictions. [13 février 1800]

*